

REPRÉSENTATIONS INITIATIQUES: DES VALEURS ET DE L'AUTHENTICITÉ À TRAVERS LES RITUELS EN AFRIQUE

Michel PADONOU*

1 Introduction

■ La question de l'authenticité est au cœur de la véritable identité de l'Africain aux prises avec un monde ouvert, y compris à l'intérieur de son propre territoire national. Les cloisons quasiment étanches entre les rites et les cultes persistent comme autant d'éléments d'équilibre entre le dehors et le dedans, comme autant de pierres nécessaires à la construction identitaire de l'Africain, même si des vagues incessantes et séculaires ont tenté et tentent encore de saper ce qui crée l'Être, les **initiations**. Entre tradition et modernité, rester authentiquement africain semble relever du mythe, voire de l'obsolète, en tous les cas de la curiosité bienveillante dans un monde globalisé. Alors jusqu'à quand les rites et initiations qui sont les éléments d'appartenance feraient-ils encore partie des valeurs culturelles des africains des villes et des champs ? Face au monde occidental qui regrette la perte de ses rituels et de ses valeurs d'agrégation sociale, les initiations africaines ne sont-elles pas une source d'espérance pour une authenticité à partager ?

2. Préambule:

Afriques et initiations:

Ces 2 mots, je les mets au pluriel car il existe plusieurs Afriques et à l'intérieur de ces Afriques, plusieurs peuples et à l'intérieur de chaque peuple plusieurs initiations, et à l'intérieur de ces initiations, plusieurs rites ou catégories de rites initiatiques et, enfin des initiations d'hommes et des initiations de femmes.

Mon propos ne peut donc être que limitatif d'une petite partie de l'Afrique et d'une petite partie des initiations localisées en Afrique de l'ouest, et singulièrement dans l'actuel Bénin, l'ancien Dahomey, berceau du vaudou.

De plus, ayant été à l'«école du blanc», je suis «langue fourchue» comme celle du serpent: c'est ainsi qu'on nomme ceux qui, par le fait de l'école du blanc, ont le verbe leste et le silence rare!

Enfin la détention de l'écriture, arme «profanatrice» par excellence puisqu'elle dévoile le sacré, et la fâcheuse manie qu'ont les «intellectuels» de tout écrire et tout enregistrer et donc à tout dévoiler limitent pour les «lettrés» l'ampleur des initiations.

Mes initiations dans mon ethnie sont donc pour ces motifs limitées à ce qu'il a été autorisé de me révéler hormis les rituels familiaux auxquels nul n'échappe.

En revanche mes recherches universitaires m'ayant conduit à faire une thèse sur *la perception de l'univers magique dans la littérature africaine par les intellectuels africains*, j'ai approché un certain nombre d'autres réalités initiatiques qui ont complété ma vision de ce monde.

Car la vie de l'Africain est une succession d'initiations. Comme la vie de tout être, elle est parsemée d'**apprentissages**, c'est-à-dire de **passages** d'un état à un autre avec les nécessaires phases d'adaptations ou de mutations où le commencement (*initium*), où le recommencement, sont la règle naturelle: naissance, adolescence, phases de la vie, vieillesse et mort sont autant de points de passage de la vie justiciables de nouveau démarrage total ou partiel. L'initiation fait donc

* Professeur, docteur ès lettres, Tours, France

partie de la vie.

La raison est simple car il y a deux sortes d'initiations:

- la première tient à l'ontologie même de l'être et donc au fait que l'initiation fait partie de sa nature intrinsèque à laquelle il ne peut se soustraire. J'inscris dans cette liste les premières règles pour les femmes, les premières pollutions nocturnes pour les adolescents, la barbe (*encore qu'il faille faire attention désormais d'en porter pour cause d'intégrisme aigu*) et la moustache, les seins et que sais-je encore de l'évolution naturelle de l'être. Car rien de ceci n'est choisi, tout arrive malgré nous car c'est dans l'ordre de notre nature.
- la seconde initiation est voulue, libre, personnellement choisie par l'impétrant ou par des personnes ayant autorité. Celle-là engage une adhésion. Il s'agit de l'initiation d'appartenance à un groupe choisi, ou de l'initiation aux cultes de l'ethnie, de ce que l'on appelle communément et trop globalement l'initiation africaine.

3. Qu'est-ce qu'un Africain aujourd'hui face à l'initiation ?

Pour aller vite, nous allons retenir, pour les besoins du propos, deux types d'africains: l'Africain des villes et l'Africain des champs (*toute allusion à La Fontaine serait totalement fortuite*). Et pourtant nous n'en sommes pas si loin.

L'Africain des villes a, au regard de la quintessence du monde initiatique, un lien si lointain avec l'initiation ethnique réelle qu'il ne serait pas judicieux de trop l'intégrer dans nos propos car, scolarisé, diplômé, parfois plus cartésien que Descartes, il a tellement pris congé de ses racines et du village que, ni lui-même ne s'intéresse plus à «ces choses», ni les gens du village ne lui font plus confiance. C'est **un étranger** dans son propre univers.

Les rites le concernant sont faits (parce qu'ils doivent l'être pour sa santé) souvent par délégation et il y est remplacé de façon très symbolique par des colas ou des pièces de monnaie sur lesquelles il aura préalablement **transféré son être** en prononçant ses vœux, ou des attributs confiés pour la circonstance (vêtement le plus souvent).

Puis il y a l'Africain resté au contact de la terre, des traditions, du terroir et des pratiques et pour lequel le terme d'initiation revêt toute sa plénitude.

Tout Africain des villes ou des champs, est initié au moins dès sa naissance deux fois: le 7^{ème} ou le 9^{ème} jour après sa naissance selon qu'il s'agit d'une fille ou d'un garçon, puis lors de son baptême traditionnel où il est dédié à l'esprit d'un aïeul défunt dont il sera désormais la représentation parmi les vivants.

4. La société africaine et le sacré

L'Afrique, notamment noire, est un espace de religiosité absolue. Tout y est sacré, la faune, la flore, les phénomènes naturels. Tout a une âme. C'est ce que l'on appelle l'animisme.

Toutes les sociétés africaines sont fondées sur des croyances en des divinités nombreuses, multiformes, «aussi nombreuses que les étoiles qui peuplent le ciel et les poissons qui vivent dans les océans»:

- *l'arbre sacré Lokotin* enferme les dieux tutélaires de la famille. Encore appelé **l'arbre fétiche** (dans les livres d'Olympe Bhêly Quenum), il est censé servir d'abri ou de refuge pour les esprits des morts ou pour les sorciers mangeurs d'âmes;
- le *serpent python* vodou *dangbé* adoré à Ouidah est la divinité des rois et du savoir;
- le *tonnerre hêviosso* est le plus puissant, le dieu vénéré par les forgerons et les guerriers. Il tient en son pouvoir le monde vivant puisqu'il a le feu sacré;
- le *lac sacré* où réside *mami wata*, déesse mi femme mi poisson, vénérée par les commerçants et les voyageurs comme la déesse de la prospérité dans le commerce;
- la *terre, sakpata*, ce dieu redoutable qui donne la variole. C'est la raison pour laquelle on ne frappe jamais le sol avec un bâton au risque d'effaroucher cette divinité et de déclencher une épidémie de variole dans la famille;
- le *vent* est la divinité qui transporte les esprits vers le royaume de l'au-delà;
- la *foudre*, car elle est l'arme de hêviosso, la lumière céleste qui descend pour punir les méchants.

Etc.

Bref, un polythéisme ou un panthéisme où le sacré confine au culturel et crée, dès l'enfance, une atmosphère de religiosité permanente. Chaque famille, chaque ethnie, chaque clan a ses dieux tutélaires vénérés qui gèrent la vie et le destin des membres du groupe, avec ses offices, ses prêtres et prêtresses et ses sanctuaires, ses rites et rituels.

En somme, tous les objets et phénomènes de la nature sont des objets d'adoration justiciables d'une initiation puisqu'ils sont ou contiennent des divinités.

Tous ces dieux cohabitent en toute intelligence et paix et aucun exemple de prosélytisme n'est connu dans l'histoire des religions africaines. Plutôt sérénité et acceptation et complémentarité des pratiques des uns et des autres sont le trait essentiel des religions africaines.

Il aura fallu l'intrusion de la religion catholique pour que les premiers conflits religieux naissent. Ces conflits avaient pour but de soumettre les pratiques religieuses africaines au seul dieu monothéiste chrétien.

Mongo Béti décrit dans de belles pages de «*Ô pays mon beau peuple*» et le «*Pauvre Christ de Bomba*», les violences et les autodafés commis au nom d'un dieu unique par les missionnaires européens contre les pratiques religieuses africaines.

Il fallait apporter la double lumière de l'église et de la civilisation occidentale aux sauvages.

On connaît la suite, car les missionnaires ont préparé le terrain aux armes des colons et au commerce triangulaire...

Ainsi chassées des chefs lieux de cantons où se sont implantées les églises chrétiennes, les pratiques religieuses traditionnelles ont reflué vers les campagnes, dans l'intimité des familles, des clans et des ethnies, dans une discrétion plus ou moins grande. C'est dans cette intimité que naît et grandit chaque jeune avant d'aller à l'école du Blanc (les seules à l'époque) où commence une «*aventure ambiguë*» (voir Cheik Hamidou Khane, *L'Aventure ambiguë*), faite de déchirements entre son moi intrinsèque et cet autre vers lequel l'école veut à tout prix l'emmener. Alors commence un étrange voyage intérieur qui finit par faire de lui un écartelé entre sa culture qu'il est sommé d'abandonner «*sous peine d'aller en enfer*», et

ses racines grâce auxquelles il puise sa substance existentielle la plus profonde.

La culpabilisation, les feux éternels, l'enfer, telles sont les menaces par lesquelles les écoles catholiques ont fini par faire des intellectuels, des parias. L'alternative était simple: trahir ses racines en abdiquant ses pratiques initiatiques ou finir dans les feux de l'enfer. Et la confession hebdomadaire obligatoire faisait office d'outil de veille pour tenir les jeunes sous le joug des prescriptions religieuses.

Des siècles de harcèlement ont fini par convaincre les intellectuels de la pertinence des messages chrétiens et du discrédit qui doit persister sur les pratiques religieuses traditionnelles. Sur ce terreau, diverses sectes ou églises nouvelles ont prospéré un temps.

Cependant, voilà trois proverbes qui expliquent le retour aux racines:

«*A beau séjourner dans le marigot, le bout de bois ne devient pas caïman* »

«*Rien ne peut enlever la saveur du sein que l'enfant a tété* ».

«*Ce qui vient de la maison retournera à la maison* »

Constat: l'église catholique ni les églises nouvelles n'ont réussi à tuer les pratiques religieuses ancestrales, elle les ont approchées, puis assimilées dans un processus d'intégration-phagocytose.

En effet, les hommes des églises ont recours à des pratiques autrefois décriées (des prêtres pratiquent le «*fa*» ou la divination ancestrale. Ils furent excommuniés, puis réintégrés dans les ordres). L'église a intégré dans ses rituels et son cérémonial, des éléments importants des pratiques ancestrales (chants, rituels, offrandes, sacrifices). Des prêtres consultent les féticheurs pour asseoir leurs pouvoirs. Des évêques sont pris en flagrant délit de pratiques traditionnelles...

Le pape Jean Paul II a dialogué avec des féticheurs vaudous et les a admis dans une messe oecuménique au Bénin.

Etc.

Ces mouvements d'«*ouvertures*» sont-ils l'aveu du caractère ineffable et donc ineffaçable des initiations? Car ces intellectuels, qui affichent de jour leurs aversions pour les pratiques traditionnelles, notamment religieuses et magiques, sont les mêmes intellectuels qui, de nuit, ou à l'abri des regards ou par personnes interposées,

s'adonnent à ces pratiques quasi quotidiennement.

Qui peut imaginer qu'une naissance, qu'un mariage «*noces sacrées*» Seydou Badian, qu'une recherche de travail, que le renforcement d'une position professionnelle, sociale, matérielle, que la lutte contre l'alcoolisme «*le rescapé de l'éthylos*», Mamadou Gologo, ne passent pas par des consultations occultes, des libations, des sacrifices aux dieux tutélaires, des nuits passées chez le féticheur, des décoctions et des poudres magiques consommées, des talismans portés, des ablutions bienfaitrices pratiquées ?

Qui peut imaginer construire sa maison sans consolider les fondations d'abord par des pratiques dites magiques avant que les pelles mécaniques et les ouvriers entrent en scène ?

Qui peut imaginer qu'un accident survienne tout seul, et non commandité par une volonté maligne contre laquelle il faut une protection préventive magique ?

Et pourtant, personne, parmi les élites ne reconnaîtra officiellement et publiquement s'adonner à ces pratiques considérées comme «*honteuses*» voire «*dégradantes*» et «*rétrogrades*» pour un intellectuel forcément **rationaliste**. L'affaire prit une telle tournure qu'au début des années 80, le Gouvernement communiste Béninois édita un timbre où il était écrit «*lutte contre le vaudou, le fétichisme et la sorcellerie, force du mal*», donnant ainsi un écho inespéré au christianisme alors en perte de vitesse.

Quelques années plus tard, un jour des religions traditionnelles est décrété par ce même pouvoir (revenu de ses frasques marxistes léninistes), le 10 janvier. Ce jour est férié et chômé sur tout le territoire national du Bénin et figure au calendrier national; exemple unique en Afrique. Revanche de l'histoire ou réalisme au quartier latin d'Afrique ?

Deux conclusions à cet état de choses:

D'abord cette espèce d'écologie panthéiste constitue pour les Africains un principe qui induit le respect de la nature et des équilibres qui en découlent.

N'est-ce pas là aussi une forme de «laïcité» tolérante et pacifiée qui semblerait manquer aujourd'hui aux sociétés marquées par des conflits de religion ou des velléités de domination religieuse ?

Car l'Afrique est un continent où tous les dieux cohabitent et où tous les hommes et femmes sont convaincus d'être pilotés par des divinités voire chevauchés ou poursuivies par elles. Aucun exemple de prosélytisme n'est connu dans l'histoire des religions africaines. Plutôt sérénité et acceptation et complémentarité des pratiques des uns et des autres sont le trait essentiel des religions africaines.

En somme, tout Africain a au moins deux religions: l'une naturelle qui est l'animisme, car il y a une âme en toute chose, et l'autre acquise (chrétienne, musulmane ...).

Revenons donc à l'**initiation**:

Rat des villes ou rat des champs, tout Africain passe par deux initiations: à la naissance et à la mort.

A la naissance, tout nouveau né connaît ses premières initiations.

Chez les éwé ou les minas du Togo ou du Ghana, cette initiation se fait 5 jours après la naissance, pour les filles, 7 jours pour les garçons. Au Bénin (ex Dahomey, pays du vaudou) c'est 7 jours pour les filles, 9 jours pour les garçons.

Pour admettre rituellement le nouveau-né dans son cercle familial, son cordon ombilical est enterré dès sa naissance, à un endroit qui accueille de tout temps les cordons de tous les nouveaux-nés; lieu sacré par excellence pour la rencontre de toutes les générations.

C'est une cérémonie complexe dont les 4 éléments initiatiques principaux sont l'eau, le sel, le feu et la terre.

Voici quelques aspects du cérémonial dont les officiers sont la tante et l'oncle paternels. En effet, après une partie secrète aux yeux des profanes, le nouveau-né, qui n'a pas encore vu la lumière depuis sa naissance, est porté par la tante ou l'oncle dont il portera le nom sacré.

Une personne âgée de la famille jette de l'eau sur le toit en chaume de la case où la mère et l'enfant sont gardés depuis la naissance. Le porteur de l'enfant sort de la case et y retourne 5, 7 ou 9 fois en passant à travers les gouttes d'eau qui tombent du toit. Une sorte de baptême qui s'appelle la cérémonie de la *sortie publique*. Un nom est ensuite donné à cet enfant et la mère peut reprendre la préparation des repas et ses activités extérieures.

Au sud du Togo, chez les minas, les noms sont en relation avec l'ethnie et le rang de naissance en sautant à chaque fois une lignée pour une question de préséance et d'allégeance. De ce fait, l'enfant ne peut porter le prénom de son oncle, ni de sa tante directs.

Ainsi: **Ayélé** c'est la première fille, **Ayité**, le premier garçon, **Ayayi** le 2^{ème} garçon, **Ayoko** la 2^{ème} fille, **Messan** le 3^{ème} garçon, **Adakou** la 3^{ème} fille, **Anani** le 4^{ème} garçon, **Tchotcho** la 4^{ème} fille.

Et rien que ces noms informent sur l'ethnie et le rang familial, et nulle autre ethnie que les minas ne peut les porter.

5. La mort, l'autre initiation

«**Nou son houé ma non gon houé**» «*Ce qui appartient à la maison doit retourner à la maison*»: entendre par maison le clan, l'ethnie, le groupe initiatique voire le village. Telle est la citation par laquelle commence toute cérémonie funéraire.

Car la mort, que l'on appelle l'ultime initiation (djessou), est entourée d'un impressionnant rituel où le groupe reprend possession du défunt par l'initiation mortuaire.

Le nom initiatique porté de son vivant est récupéré car il entre dans le panthéon des esprits dont il prendra l'un des noms, c'est généralement son nom sacré d'initiation.

Son nom de vivant sera donné au prochain nouveau-né et ce, dans une chaîne interminable qui va des vivants à ceux qui sont passés à l'Orient Eternel (c'est l'appellation chez les gouon: «djessou» ou «saaaaa»).

La légende veut que l'étoile du défunt tombe du ciel la nuit de son décès sous la forme d'étoile filante pour rejoindre les entrailles de la terre, à l'instar du mouvement cosmique, si présent dans les rituels, qui veut que le même trait unisse le ciel et la terre puisque ce qui est en haut est en bas, et que les déambulations et les symboles respectent cette réalité si présente dans nombre de philosophies.

Pour entrer dans la salle mortuaire réservée aux seuls initiés, il faut marcher à reculons, ce qui est la marche vers les entrailles de la terre.

Lorsque le défunt est inhumé à l'extérieur de la MAISON ethnique, loin de ses ancêtres et donc de son milieu rituel (à l'étranger, dans un cimetière pour les chrétiens et les musulmans),

une partie de ses ongles et de ses cheveux est prélevée et enterrée dans la salle mortuaire où sont réunis les restes de toute l'ethnie.

6. L'initiation et ses parcours

Ainsi, jeunes garçons et filles vivent de nombreux rites pour passer de l'enfance à l'adolescence puis à l'âge adulte.

Les jeunes garçons dans l'ouest africain connaissent leur première initiation par la circoncision merveilleusement décrite par Camara Laye dans *l'Enfant Noir*.

Quant à Olympe Bhèly Quenum dans *l'initié*, il décrit l'initiation de la jeune femme admise au couvent fétiche pour apprendre, dans la douleur, le sens de la vie, et ainsi se préparer à son initiation ultime qu'est l'enfantement, un moment entre vie et mort qui confère à la femme toute la considération et le respect de tous dans le monde initiatique.

Relevons que le statut de la femme chez les gouons du sud-est du Bénin, et donc son pouvoir est tel que c'est elle qui transmet les grâces et bénédictions aux plus jeunes par l'imposition des mains, les paroles magiques prononcées dans les mains ou sur la tête des plus jeunes.

Initiée, c'est aussi elle qui a la gestion du couvent fétiche et des libations aux divinités.

Jamais elle ne doit ni maudire ni menacer (pointer du doigt quelqu'un en signe de menace), les effets maléfiques sont désastreux.

Trois niveaux caractérisent l'initiation au vaudou (puisque nous sommes au Bénin, ancien Dahomey).

La première chambre est le premier niveau de l'initiation. Les nouveaux reçus y sont admis pour y séjourner environ trois ans.

- C'est là qu'ils apprennent les chansons et les pas des initiés ainsi que les rituels de base.
- Ils y apprennent aussi la langue des initiés comprise des seuls initiés.
- Enfin ils changent de nom et deviennent des adeptes ou «vodoussi».
- Le chiffre 3 est celui de leur grade.
- Les pas de danse et de déambulation sont de 3 à 3 pour explorer les 4 points cardinaux.
- Ils entrent et sortent du temple à reculons et, tant qu'ils sont à ce niveau, ils sont coupés du monde extérieur, sauf tête voilée et conduits par le *hounnon kpévi* ou le petit

chef du culte que nous appellerons le second surveillant.

La seconde chambre initiatique

- Au bout des 3 années, les apprentis subissent l'initiation de passage pour accéder à la deuxième chambre où ils séjournent 5 ans sous la houlette d'un houngan plus avancé dans les grades, sorte de premier surveillant, grand tambour.
- Là ils sont initiés aux rites de la mort et de la transmutation.
- Véritable épreuve pour le corps et pour l'esprit, cette étape constitue le summum de la rencontre entre l'homme et les esprits. L'on y pratique la méditation, l'on y apprend les vertus des plantes et l'on s'y livre à des pratiques magiques dont la maîtrise conditionnera le passage au grade ultime celui de *houngan*, c'est-à-dire le *grand maître*.
- Par exemple l'une des épreuves communes à plusieurs rites et singulièrement pour les adorateurs du python est la scarification sur tout le corps pour que la divinité prenne possession de ses adeptes.
- Véritable épreuve du feu, tout le buste est scarifié et les traces cautérisées à vif. L'ensemble des marques prend la forme de vêtement qui habille l'adepte. Dès lors les esprits sacrés des divinités concernées peuvent chevaucher leurs adeptes sans mettre leur vie en danger, car il existe désormais une symbiose entre les deux.
- L'on considère qu'à ce niveau bien des personnes décèdent soit de septicémie, soit d'infection liées aux scarifications. Mais c'est le prix à payer pour être au diapason de son dieu.
- C'est aussi à ce niveau que les adeptes investissent la forêt sacrée pour retrouver les esprits perdus des ancêtres grands initiés décédés.
- Ils subissent ce qui s'apparente aux épreuves de la terre, car ils sont enterrés pendant une certaine période, puis l'épreuve de l'eau, car ils doivent traverser une rivière semée d'embûches d'où ne ressortent que ceux qui sont suffisamment prêts pour accéder au grade suprême, celui de *houngan*.

La troisième chambre et le pacte suprême du sang

- Si les épreuves sont concluantes, alors se fait le pacte de sang qui constitue l'ultime engagement et la dernière phase de l'initiation.
- Au jour j soit le 7^{ème} jour de la semaine, tous les houngan se réunissent dans la troisième et dernière chambre pour la réception de ceux qui ont franchi toutes les épreuves avec succès.
- Après un cérémonial qui peut durer plusieurs jours, l'impétrant est accueilli dans la chambre des maîtres, le saint des saints d'où l'on ne sort que houngan ou jamais.
- Le nouvel admis prête les ultimes serments, puis arrive la cérémonie du pacte de sang:
- Prenant le bras de l'impétrant, le grand maître y fait une entaille d'où jaillit le sang de l'impétrant, puis il en fait de même sur son bras, imité par les autres houngan. Dans un récipient, tous les sangs sont mêlés auxquels sont ajoutés de poudres spéciales.
- Ce breuvage est bu par toute l'assistance et ainsi est scellé le pacte qui fait entrer le nouveau venu dans le collège des Anciens.

La valeur du pacte

Voici les paroles prononcées par le nouveau venu:

Ces sangs mélangés sont pour moi le pacte de la vie et de la mort.

Témoignage de la confiance que me font les anciens,

Je jure solennellement de garder tous les secrets qui m'ont été révélés par mon initiation.

Je jure de donner ma vie pour sauver celle de mes pairs et de consacrer toute ma vie et mon énergie au service du vaudou ...

Que la foudre descende sur moi si je trahis,

Que le dieu des enfers (ogou) me tue si je manque à ma parole,

Que je devienne fou si je révèle les secrets qui me sont confiés,

Que la terre s'ouvre et m'engloutisse dans ses entrailles si je manquais à la parole donnée,

Que les esprits malins me harcèlent jusqu'à la folie et que je me jette dans l'océan si je ne respecte pas les prescriptions de l'ordre.

Et d'autres choses plus terribles encore.

Ce à quoi l'assemblée des *houngan* répond en chœur par les mots suivants:

«Nous serons les bras agissants des dieux auxquels tu auras menti, s'il t'arrive de parjurer.»

Le nouveau *houngan* fera ses classes pendant encore trois ans pour maîtriser tous les rituels du grade suprême et gagner les pouvoirs occultes qui s'attachent à son rang.

Je dois aussi dire, pour finir avec cette description, que ce grade est aussi celui de la transmission de pouvoirs magiques de guérison, de consultation du *fa* (géomancie) et des esprits, mais aussi et surtout celui de la recherche notamment sur les plantes, car le *houngan* est forcément guérisseur. Il guérit parce que les divinités l'assistent, le chevauchent au besoin, en tout cas lui indiquent la conduite à tenir face à toutes les situations.

Il pourra alors apprendre le langage du grand tambour *houngan* (*le même nom*) et y jouer, parler aux animaux, aux plantes, guérir ou maudire, envoûter ou désenvoûter. Bref il devient puissant, vénéré et redouté.

La force du serment

Pour les initiations africaines, la sanction du parjure n'est ni symbolique, ni feinte. Elle est réelle, implacable et sans concession. Les esprits chagrins auront le haut le cœur et parleront vite de sauvagerie et de je ne sais quel horreur héritée de l'inconscient collectif. Alors, si ce n'est pas un jeu, quel profane était obligé de se faire initié, donc de jurer, y compris de perdre la vie en cas de parjure ?

Il y a là une question ontologique de la démarche initiatique qui ne saurait être éludée. Et la décrépitude des ordres divers où tout est symbole trouve sa source dans ce jeu sans conséquence où, comme les enfants, on

jouerait à la guerre dans la cour de récréation.

Alors dans la cité, les initiés sont les régulateurs, les conseillers, les artisans de la régulation sociale. Sages parmi les sages, ils sont les interfaces entre les humains et le monde des divinités. Véritables médiateurs, ils reçoivent les demandes des populations et les transmettent aux divinités. Ils assurent les offrandes et font connaître les volontés des dieux.

En tous les cas, par l'initiation, l'Africain s'affranchit de sa dimension charnelle pour se confier tout entier à ses dieux, est-ce pour cela qu'on le trouve si souvent résigné, apathique voire fataliste face à la dureté de la vie ?

7. Conclusion

La question de l'authenticité est donc au cœur des initiations africaines de nos jours. Identité culturelle de l'Africain face à un monde multiculturel où les choix d'identité peuvent être source de schizophrénie; identité personnelle dans un univers familial où les marges de négociation entre soi et l'ethnie peuvent être si restreintes et source de déconvenues imprévisibles que le rationalisme le plus échevelé a du mal à cerner. Car l'initiation agit comme un gardien du temple nécessaire à une authenticité pour un réel métissage équilibré, outil nécessaire à la construction du «citoyen du monde». L'initiation africaine n'est pas exclusive d'autres initiations, au contraire, et l'authenticité de l'Africain est la condition du partage avec les autres cultures dans un monde d'échanges de valeurs. Les écrivains africains modernes tout comme anciens ont toujours plaidé en ce sens, car l'initiation africaine n'est rien moins qu'une école exigeante de la vie par le respect de l'autre, de soi-même et du monde environnant.